

Soren invente, me semble-t-il, une géographie de l'obscur, du chagrin.

L'ombre n'est pas pour Soren un moment ou un élément du monde visible. Elle est substance originelle, elle est son miroir le plus intime. En la travaillant dans son épaisseur, sa densité (au fusain, à la pierre noire), il accouche d'une étrange lumière. Une lumière intérieure, vivante, douloureuse. Les ténèbres se sentent avec la peau. Soren malaxe lumière et ombre, les triture avec ses doigts, tel un étrange démiurge, obscur à lui-même. En lui couvent depuis si longtemps les êtres de ses cauchemars, les douleurs silencieuses, et tous ces songes troubles, comme des blessures dont on ne peut pas guérir. Ainsi ses dessins sont comme ses enfants, ses doubles, d'insistants fantômes.

Jean-Michel Maubert. «*Victor Soren, une géographie de l'ombre*», L'œuf Sauvage.



Victor Soren, submergé par des impressions nées pendant l'enfance, laisse monter en lui les images, traduction de tous les malaises du petit garçon solitaire et passionné de cinéma qu'il était : Des moments d'inquiétude, de déséquilibre, l'essence même de son inspiration.

Après le lycée, si les petits boulots se suivent et ne se ressemblent pas, son dessin, lui, évolue. Hypnotisé par le trait de Louis Pons, qui lui évoque par certains aspects celui de son maître Alfred Kubin, Soren développe son univers en noir et blanc, travaillant avec frénésie les passages de l'ombre à la lumière. Il utilise principalement la pierre noire dans ses dessins, qui se nourrissent les uns des autres. Si le résultat est raffiné, la bataille est rude : Soren gratte, ponce, frotte, il ne cherche pas un trait appliqué mais une lumière naissant de la matière.

L'artiste veut exprimer ce qu'il y a de plus intime en lui. Fouiller au tréfonds de son être pour laisser remonter des sentiments partagés par tout homme. Toucher à l'universel par le prisme d'un seul.

